

L'AURORE DES BIEN-AIMÉS

Touche-à-tout, Louis Gardel s'est illustré en tant que romancier avec *L'Été fracassé* en 1973, *Fort Saganne* en 1980, qui a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française ; en tant que scénariste avec *Indochine* et *Est-Ouest*, de Régis Wargnier et *Nocturne indien*, d'Alain Corneau. Il est membre du Conseil supérieur de la langue française, conseiller aux éditions du Seuil et également éditeur.

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Romans

L'Été fracassé

Seuil, 1973

Le Couteau de chaleur

Seuil, 1976

Fort Saganne

Seuil, 1980

Grand Prix du roman de l'Académie française

et « Points », n° P349

Notre homme

Seuil, 1986

et « Points », n° P28

Le Beau Rôle

Seuil, 1989

et « Points », n° P407

Dar Baroud

Seuil, 1993

et « Points », n° P52

réédité sous le titre La Maison du guerrier,

Dar Baroud, en 2007

Grand Seigneur

Seuil, 1999

et « Points », n° P774

La Baie d'Alger

Seuil, 2007

LOUIS GARDEL

L'AURORE
DES
BIEN-AIMÉS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-106766-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les soucis des humains les attachent
à tant de choses, mais mon seul souci
ici-bas c'est l'amitié d'un être noble,
– qui se poserait comme un Esprit
entre deux corps dissociés ;
nos deux corporités seraient deux corps,
mais leur Esprit serait Un.

BASHSHÂR.

I

Par la circoncision on devient homme et aussi homme de Dieu, digne de porter les armes au service de la foi.

Le jour où le prince Soliman, âgé alors de onze ans, fut circoncis au Palais Vieux dans un déploiement de magnificences, à la caserne de Galata on circoncit une centaine de garçons qui avaient été ramassés aux confins de l'Empire, chez les incroyants. Parmi eux se trouvait celui qui reçut à cette occasion le nom d'Ibrahim, choisi au hasard dans le Coran, comme c'était l'habitude.

Ils ne s'étaient jamais vus, ils ne se connaissaient pas encore, ce nouveau Salomon qu'on qualifierait plus tard de Magnifique et ce nouvel Abraham qu'on surnommerait d'abord le Favori, puis l'Assassiné. Mais ils éprouvaient tous deux la même appréhension du fer tranchant leur peau et, mêlée à cette peur, la même fierté d'un passage dont, depuis des mois, on leur enseignait qu'il était plus fondamental que celui de leur naissance.

Ils ne savaient pas, ces deux enfants, que leur amitié, l'alliance de leurs talents et les hauts faits qui en résulteraient allaient étonner le monde. Ils marchaient vers le couteau des imâms. Des chambellans escortaient Soliman et encerclaient ses bras d'une poigne ferme. Ibrahim serrait dans sa main un coquillage qu'il avait ramassé dans la poussière de la cour.

Hors les tremblements qui les agitaient et qu'ils cachaient par amour-propre, avec un égal souci de dignité, il n'y avait rien de commun entre eux.

Soliman était le descendant d'Osman, fondateur de la dynastie ottomane, l'arrière petit-fils de Mehmed le Conquérant qui avait pris Constantinople aux Byzantins, le petit-fils de Bâyesîd, sultan régnant, le fils de Sélim, lui-même fils du précédent et pour l'heure gouverneur de Trébizonde. Il y a un moment, alors que, retenant ses larmes, il attendait près de sa mère qu'on vienne le chercher pour le sacrifice, un vol de corbeaux s'était posé sur le toit du pavillon. Leurs cris l'avaient fait tressaillir, malgré la raideur où le maintenaient ses vêtements de cérémonie. Les oiseaux noirs semblaient se moquer féroce­ment tout à la fois de sa faiblesse d'enfant craintif et de son état de prince. Il avait supplié qu'on remette la cérémonie au lendemain mais d'une voix si basse que personne ne l'avait entendu.

Au même moment, Ibrahim piétinait au milieu du troupeau de pages. Les eunuques qui les poussaient

vers la salle dans laquelle les hommes pieux aiguillaient leurs instruments les houspillaient. « Les couards, menaçaient-ils avec des rires nasillards, seront châtrés. »

Ibrahim était agile, plus grand que ses camarades, plus fort. En dix foulées il pouvait atteindre le mur d'enceinte, escalader l'échafaudage en troncs d'eucalyptus qu'on avait dressé pour réparer une brèche, sauter, courir, disparaître à travers la ville dans le dédale des échoppes et des maisons de bois. Qui le remarquerait ? Il parlait turc et grec, baragouinait l'italien. Il s'embarquerait sur une caravelle génoise. Il rentrerait chez lui. Il refusait qu'on le marque dans sa chair. Il refusait qu'on le dénature.

Ibrahim était né pêcheur, fils de pêcheurs, dans un pauvre village proche de Corfou. Enlevé par des pirates d'Alger, il avait été d'abord vendu à une veuve de Manisa. Cette femme comprit que son esclave enfant possédait des dons exceptionnels. L'intelligence, la droiture, la fermeté de caractère, l'aisance paraissaient sur les traits de son visage et sur toute sa personne de telle sorte que sa beauté semblait une qualité spirituelle. Elle le dispensa du travail de la terre et demanda à l'ancien scribe d'un beylerbey tombé en disgrâce de lui apprendre à lire le turc. Ce n'était pas pure bonté de la part de cette femme. Elle poursuivait son intérêt. Le poulain bien fait qui, dans le pré, galope devant ses congénères, le maître l'entoure de soins particuliers. Un homme vaut mieux

qu'un cheval. Il peut rapporter davantage. La veuve avait son idée : pousser son petit Grec jusqu'à l'école des pages.

C'était là, sur la rive du Bosphore, à proximité du palais où régnait le Grand Seigneur, qu'on formait, pour le service de l'Empire, les jeunes chrétiens que les gouverneurs de province, aidés dans cette tâche par un janissaire et un fonctionnaire, choisissaient dans les villages. Ces trois personnages devaient rarement utiliser la force pour arracher à leur famille les enfants qu'ils avaient sélectionnés. Issus eux-mêmes de ce recrutement, leur puissance était pour ces pauvres gens une raison excellente de ne pas résister. Ils se seraient plutôt battus pour qu'on prenne leurs fils.

Depuis plus d'un siècle, c'était à ces enfants ramassés qu'on confiait l'administration de l'Empire et l'encadrement de ses armées. Convertis à l'Islam, éduqués et entraînés, ils constituaient pour le Sultan une cohorte de serviteurs compétents, plus dévoués que ne l'auraient été les nobles turcs. Il pouvait, sans susciter de fronde, les élever aux postes les plus importants et, à la moindre incartade, les mettre à mort. A la première commission de recrutement qui se tint à Manisa, la veuve n'eut aucun mal à imposer son protégé.

Transporté à Istanbul, livré aux eunuques blancs qui dirigeaient les pages, Ibrahim prit conscience aussitôt que son destin dépendait désormais unique-

ment de lui. Mais il était encore trop jeune et trop démuné pour les hautes ambitions : rien de ce qu'il avait vécu ni de ce qui l'entourait ne lui permettait d'imaginer le pouvoir, la réalité du pouvoir. Il voyait certes les cortèges des puissants qui passaient sur l'Hippodrome, il voyait les façades des palais, les jardins de tulipes, les turbans rutilants, les armes, les chevaux turkmènes à robes argentées. Qu'y avait-il derrière ces parades ? Qui les ordonnait ? Comment en devenait-on le bénéficiaire ? Les récits de ses camarades enclins à s'échauffer la tête par des histoires d'ascension fulgurante, il ne les écoutait pas. Il n'était pas influençable. Il observait. Il ne croyait pas à ces contes où, d'un jour à l'autre, l'humilié se métamorphose en seigneur. Tout dépendait de lui. Tout viendrait de ses propres ressources. Il apprit le calcul et le tir à l'arc. Son esprit, sa main, son corps se pliaient aux exercices qu'ordonnaient les lettrés et les soldats chargés de le former. Réciter les sourates du Coran, écrire la langue arabe, galoper à cru, manier la lance, il s'y acharnait jusqu'à la perfection. Chaque jour, chaque heure le réjouissait par une preuve nouvelle de sa supériorité. Cela ne le portait pas aux rêves ni aux chimères. Sa valeur le comblait dans l'instant. Il était aussi habile à être, en tout et toujours, le meilleur qu'à s'épargner les animosités qu'aurait pu susciter son excellence. Ses maîtres et ses condisciples le respectaient. Il plaisait et intimidait un peu.

Dans la cour de la caserne, un page, derrière lui, se met à hurler : il ne veut pas qu'on le mutilé. Il se jette à genoux et implore la Vierge. Les eunuques se précipitent. Ibrahim, dans la panique, bondit vers le mur. On le rattrape avant qu'il ne l'atteigne. Il se débat des quatre membres. On le plaque au sol. Il étouffe sous la masse de trois hommes dont chacun pèse le double de son poids. On lui attache les poignets dans le dos. On entrave ses chevilles avec une corde de chanvre. On le traîne dans la salle basse. Un vieillard indifférent écarte sa tunique. Son sang jaillit. Il aperçoit, affalés dans la pénombre, ses camarades qui gémissent, tenant à deux mains des chiffons entre leurs jambes. Lui, il restera debout. Il n'a pas lâché le coquillage. Les bords crénelés ont entamé sa paume.

Il a oublié le visage de sa mère. Il a presque oublié celui de sa bienfaitrice de Manisa. Ce qu'il n'oubliera jamais, c'est la précarité de son existence. Elle ne vaut pas plus que celle d'un animal. Elle peut lui être ôtée, d'une seconde à l'autre, violemment, sans recours. Il a treize ans. Il est seul. La mort plane au-dessus de lui.

La mort plane également au-dessus de Soliman. Après sa circoncision, on l'a retiré du sérail où il vivait sous la protection de sa mère, Hafsa Hatun, dont il est le seul fils. Le Sultan, son grand-père, l'a doté d'une maison avec gouverneur, précepteurs,

garde de janissaires, serviteurs en masse. Il a onze ans, puis douze, puis treize. Son père qu'il connaît à peine, juste assez pour redouter ses colères, administre les provinces ou combat au loin. Ses oncles rôdent autour du trône. Ses demi-frères le guignent aussi, ou plutôt les clans formés autour d'eux par leurs mères respectives depuis le fond du harem. Rien ne le désigne au pouvoir suprême. Mais rien n'empêche qu'il puisse un jour y accéder. Dans la tradition ottomane, ce n'est pas le fils aîné du pâdishah qui recueille la succession. En droit, elle revient à l'homme le plus âgé de la lignée. Dans les faits, elle échoit à celui qui s'impose par la force. Installé alors au Palais, derrière la porte du Milieu, il fera périr tous ceux, oncles, frères, fils, neveux, cousins, qui pourraient menacer sa légitimité. Cette loi du fratricide a été instituée par Mehmed II le Conquérant afin, comme il l'a proclamé dans sa sagesse, d'assurer le repos du monde. Elle n'empêche nullement que chaque prétendant n'essaie, avant même que le trône soit vacant, de dégager la route en supprimant ses parents qui l'encombrent.

La préférence que témoigne à Soliman son grand-père Bâyesîd, l'enfant sait bien qu'elle ne le garantit de rien, qu'elle fait au contraire de sa chétive personne une cible à abattre en priorité. De sa mère, au sérail, il a appris la méfiance. Maintenant, pour survivre, il en a fait sa loi. Il scrute les visages et guette les gestes des servantes, soldats, eunuques et même

des pieux vieillards qui partout l'escortent. Au bain, nu et désarmé, à table, dans sa chambre où bougent des ombres, il veille. De qui viendra le coup ? Quelle forme prendra-t-il ? Il y a le poignard, le poison dans la nourriture, le poison qu'on respire, les accidents provoqués, à la chasse, dans les collines, sur le Bosphore quand les barques chavirent. Il y a les cordellettes de soie avec lesquelles les muets du Sérail vous étranglent au détour des couloirs obscurs.

La nuit, il rêve qu'une aiguille s'enfonce entre ses côtes, jusqu'au cœur. Il hurle. On vient. Il se tait. Rendu à la solitude, il prie. Dieu est son seul recours. Il répète inlassablement son Nom. Il s'endort en récitant des poèmes mystiques :

*« Je Te désire... Tous les biens qui m'étaient nécessaires, oui, je les ai reçus, sauf Celui qui ferait exulter mon extase, en plein supplice !... L'aurore du bien-aimé s'est levée, de nuit ; elle resplendit et n'aura pas de couchant. Si l'aurore du jour se lève la nuit, l'aurore des cœurs ne saurait se coucher. » **

Lorsque sa mère lui rend visite, précédée de l'aga des eunuques noirs, elle lui dit : « C'est toi qui régneras. » Il pleure entre ses bras. Son sort lui fait horreur. Même une extrême faiblesse, l'abandon, le renoncement ne peuvent rattraper la fatalité d'une naissance qui l'a mis sur la route du pouvoir. Pour le consoler, Hafsa Hatun lui rappelle tous ceux, esclaves et

* Voir note de l'auteur en fin de volume.

hommes dévoués à sa cause, qu'elle a pris soin de placer auprès de lui :

—D'eux tu n'as rien à redouter. Sois leur soutien fidèle et, pour te protéger, ils donneront leur vie.

Il croit sa mère, il veut la croire. Mais il ne peut s'empêcher d'être hanté par cette certitude : c'est de ses plus intimes qu'il doit redouter le pire. Né dans le Palais, il sait d'instinct les excès auxquels la proximité du pouvoir absolu porte les gens : dévouement de chiens, bassesses de chiens, comme deux faces d'un même vertige.

Il est un enfant silencieux et docile. Son refuge, c'est l'étude et ce sont ses faucons. Ils vivent dans ses appartements, il les nourrit et les fait voler chaque jour. Parfois, de violentes colères le saisissent. Il jette à la tête de ses familiers livres et plumes, tout ce qui lui tombe sous la main. Il clame qu'il est un prince, le petit-fils du Grand Seigneur, le futur maître de l'Empire. Sa voix tremble d'orgueil. Son gouverneur le bat. Il se renferme dans le silence et la docilité. A la dérobée, il regarde ses poignets trop fins. Il les enfourne dans son manchon de fourrure. Il serre les poings. Dehors, la neige tombe sur les pavillons du palais de Topkapi, sur les gazelles du parc figées par le froid, sur la Marmara aux eaux grises.

Soliman a quatorze ans et Ibrahim seize quand ils se voient pour la première fois. Les pages sont ali-

gnés dans la deuxième cour du Palais, devant l'armurerie, autrefois une église de Byzance. Les armes turques sont les plus modernes et les plus redoutables : aucun souverain chrétien ou chiite ne possède des bombardes d'un calibre et d'une longueur de tir tels qu'elles puissent rivaliser avec les canons ottomans. Aucun page ne l'ignore. Ibrahim est fier d'être adossé à cette force.

Il a quitté à l'aube la caserne de Galata avec ses camarades, sous la conduite des eunuques. Ceux-ci, en les alignant devant l'armurerie, leur ont enjoint l'immobilité. Ils s'y tiennent absolument. Le pâdishah va les passer en revue. Depuis une semaine ils se préparent à l'événement. C'est, depuis la circoncision, vieux souvenir dont ils ne parlent plus, le plus important de leur vie. Le couteau les a fait musulmans, le regard du Sultan les fera turcs. Qui ne souhaite être turc alors ? Qui n'espère être emporté, avec ses rêves de gloire, dans l'ascension de l'Empire, déjà le plus admiré et le plus craint de l'univers ?

Le regard fixé droit, Ibrahim se gorge des splendeurs qui l'entourent. Le silence surtout est magnifique. Même les chevaux des sipahis semblent frapper le sol moins fort qu'ailleurs, comme si, au passage de la Porte Impériale, la corne ferrée de leurs sabots se métamorphosait en une soyeuse matière. Tout à l'heure, défilant sous cette Porte, marchant au milieu de ses camarades vers celle de la Salutation par où l'on pénètre dans la deuxième enceinte, Ibra-

him a détourné les yeux des autels de granit où le bourreau expose les têtes des vizirs que le Sultan a fait exécuter. Combien de cous sanglants ces pierres de l'exemple ont-elles portés ? A la caserne de Galata, le soir, après le service, les eunuques s'amuse à énumérer pour leurs élèves les noms de ces serviteurs de haut rang qu'une parole tombée de la bouche du Grand Seigneur a fait basculer de l'opulence au trépas. « Quand vous aurez accédé aux honneurs, disent-ils, souvenez-vous d'eux. Au premier faux pas, au moindre soupçon d'un faux pas, ce seront vos têtes que le bourreau brandira. La justice du Sultan est prompte et impitoyable. Elle s'abat comme l'aigle. Dieu l'éclaire.» Et quand les pages se promènent dans les rues de la ville, les marchands d'eau leur conseillent en riant de garder toujours leur testament sur eux dès qu'ils seront en service au Palais. Mais les eunuques, on les a déjà raccourcis, et d'ailleurs ils ne sont pas à l'abri de la hache. Et les porteurs d'eau mourront porteurs d'eau. Pendant qu'il attend, statufié devant l'armurerie, Ibrahim ne songe pas à la mort ou, s'il y songe, c'est comme à une assomption, le couronnement d'un grand destin.

Soliman, son faucon au poing, est assis sur un tapis sous l'arceau de pierre de son pavillon. Il attend, entouré de sa maison, qu'un chambellan vienne le prier de rejoindre le cortège de son grand-père. Il ne s'impatiente pas. Attendre en présentant bonne figure est une science de prince, une partie du

rôle qu'il tient avec plaisir. Ses pensées vagabondent. Personne ne lui demande d'ordonner ou d'obéir. Il est tranquille.

Une heure plus tard, caracolant sur un étalon blanc derrière Bâyesîd, il défile devant Ibrahim. Tandis que le Sultan s'avance afin que le troisième Vizir lui présente la fournée de pages, Soliman se dresse sur ses étriers pour vérifier si l'esclave qui, dans le rang, dépasse les autres d'une demi-tête lui ressemble autant qu'il l'a cru au premier coup d'œil.

Bâyesîd prononce à haute voix des paroles de satisfaction, puis marmonne qu'il trouve les pages trop gras. Soliman, lui, juge trop pâle celui que son regard, un instant, a choisi. Il se rassoit dans sa selle.

Ibrahim n'a pas cillé pendant cet examen. Pourtant, il est comme enivré de désirs : posséder ce cheval à longue crinière, ce harnachement incrusté de bijoux, ce faucon sur le poing, ce turban jaune enfoncé jusqu'aux sourcils, ce nez osseux de coureur de steppes, ce regard ennuyé, l'aigrette qui les surmonte. Il voudrait être ce jeune prince. Il le voudrait tant qu'une seconde, transporté hors de lui-même, il l'est.

Mais, déjà, le cortège du Sultan s'ébranle. Bâyesîd a décidé d'aller chasser. Dans sa bienveillance, il autorise l'aga des eunuques à récompenser dix pages méritants : ils auront le privilège de suivre la chasse. Ibrahim est le premier désigné. Tandis que les courtisans de la suite impériale galopent, soigneusement

L'AUORE DES BIEN-AIMÉS

mais, cher meurtrier, ce que fixe ton choix, cela je le choisis.»

Jusqu'à la fin de son règne qui dura trente ans encore, Soliman ne prononça plus une fois le nom d'Ibrahim.

NOTE DE L'AUTEUR

Les citations des pages 16, 43, 139, 140, sont extraites du *Dîwân* d'Husayn Mansûr Hallaj, traduction de Louis Massignon (Éditions du Seuil, collection « Points Sagesses », 1981).

Les citations des pages 45, 46, 48, 57, 65, 82, 83, 110, 113, 114, 115, 117, ainsi que les faits principaux et maints détails sont extraits de *Soliman le Magnifique*, par André Clot (Fayard, 1983). Cette biographie a été ma seule source documentaire avec l'*Histoire de l'empire ottoman*, publiée sous la direction de Robert Mantran (Fayard, 1989). Les lecteurs attachés à l'exactitude historique s'y reporteront avec profit.

La tragédie de Soliman, d'Hürrem et d'Ibrahim a fait l'objet, depuis le xvi^e siècle, de plusieurs récits, en de nombreuses langues, sous des formes littéraires diverses. Le dernier en date, à ma connaissance, est le roman de Catherine Clément *La Sultane* (Grasset, 1981).

Je n'ai pas lu ces ouvrages, volontairement. D'abord